

temps de L. Goldmark, la *Chanson ivre* d'Oscar Fried (première audition), *Taillefer* de R. Strauss.

Il y aura en outre deux « concerts extraordinaires » : le 19 décembre la « troisième symphonie » de G. Mahler (première audition), et le 19 avril, la *Passion selon saint Jean* de J.-S. Bach.

La *Wiener Singakademie* exécutera en cette saison la grande messe en *ut* mineur de Mozart. Cette œuvre fut publiée en 1901 par Aloïs Schmitt et exécutée l'été dernier à Salzbourg, sous la direction de M. F. Mottl. A Vienne, on l'entendra pour la première fois.

La *Société des Concerts* donnera :

Don Quichotte, de R. Strauss ;

Fête à Solang, de Hans Pfitzner ;

Le Séjour des Bienheureux, de F. Weingartner.

Deux Légendes, de Sibélius.



Le mouvement musical en Province et à l'Étranger

A propos de Décentralisation musicale en général et de Besançon en particulier

Lorsqu'on a fait le compte des cinq ou six centres importants, où un public suffisant assure l'existence régulière d'institutions musicales locales, existence le plus souvent due à quelque initiative privée ayant à sa tête une volonté ferme et patiente, on est obligé de reconnaître que l'art symphonique est bien loin d'occuper, dans la province française, la place qui lui est réservée dans maintes contrées étrangères d'importance égale. La centralisation à outrance a eu dans ce domaine plus encore que dans tout autre, les plus funestes conséquences. Le fait est du reste reconnu, et le mal a souvent été déploré dans ces mêmes colonnes. Si je tiens à donner ici, à l'appui de cette règle générale, un exemple de plus, c'est que le cas me semble assez particulier, d'une ville comme Besançon, où fonctionne un nombre aussi important de pianistes, instrumentistes et chanteurs de tous genres, voire même de professeurs, et où l'on peut constater en même temps une absence aussi complète de toute vie musicale publique ; j'entends du moins de celle qui se manifeste par des séances musicales consacrées au vrai grand art, car je ne saurais accorder ce mérite ni aux flons-flons du théâtre, ni aux concerts militaires des places publiques. En songeant à cela, on se demande quel peut-être le concept artistique, non pas de la foule ignorante qui prend son plaisir tout simplement où elle le trouve, mais de cette quantité de gens qui se parent du beau nom de musiciens, uniquement parce qu'ils possèdent à leur répertoire (hélas ! combien rabâché), une douzaine de morceaux joués sans trop d'accrocs, fantaisies d'opéras, musique de danses ou romances à la mode ! N'en déplaise à mon cher collègue M. Jean d'Udine, dont je goûte si fort néanmoins les idées très personnelles, cette catégorie de gens qui forme ce que j'appellerais le demi-monde ou même le quart de monde de la musique, m'agace au suprême degré.

Au surplus, je vous fais grâce de l'analyse de l'état d'âme de ces personnes, état d'âme qui est connu de chacun de mes lecteurs, puisque ces personnes-là se rencontrent partout. N'oublions pas d'ailleurs que dans le pays des aveugles les borgnes sont rois, et que nos demis et quarts de musiciens passent encore pour des clairvoyants

vis-à-vis de la masse des aveugles, de la foule ignorante qui n'a même pas le soupçon de l'existence d'un art supérieur. Cependant, cette absolue ignorance-là vaut parfois mieux que la demi-connaissance ou plutôt de la demi-ignorance des autres, car on trouvera souvent chez les premiers, à l'heure de la révélation d'un chef-d'œuvre, plus de spontanéité, de simplicité de cœur, plus de facilité de compréhension même, quelque surprenant que la chose puisse paraître. Je ne voudrais pas toutefois conclure à la complète inaptitude artistique de la plupart des personnes qui font de la musique une distraction de bon ton. Ce serait excessif, et même je suis convaincu que cette catégorie d'amateurs, qui se recrute habituellement dans la classe aisée, pourrait si elle en avait l'occasion, devenir le soutien, un peu par snobisme d'abord, puis ensuite par conviction, des institutions musicales destinées à relever, dans ces milieux provinciaux, le niveau de l'art, si affaibli par l'absence de toute vie musicale publique.

Mais pour en arriver là il faut une initiative, et c'est ici que se pose la question primordiale : d'où cette initiative doit-elle partir ? Irons-nous la provoquer au sein de cette classe privilégiée où la musique fait partie de l'éducation première, non pas par nécessité, mais parce qu'il est de bon ton de cultiver cet art ? Hélas ! il n'y faut pas songer. Soit qu'une nourriture artistique assez quelconque suffise à la plupart de ces personnes, soit que les autres se contentent de se lamenter sur la déchéance musicale qui les entoure, cette classe prendra rarement l'initiative d'un réveil artistique, impossible à susciter cependant sans l'appui financier et moral de la première heure. Ce n'est pourtant pas au peuple, bien plus soucieux de pain quotidien que de nourriture intellectuelle, que l'on peut s'adresser en semblable occurrence. Celui-là répondra que les concerts des musiques de régiment lui suffisent. Pour arriver à l'intéresser avec ce sujet, il faudrait résoudre la grave question de la démocratisation de l'art, question forcément liée à celle de la décentralisation musicale. Sur ce chemin, la France me paraît considérablement en retard en regard des pays voisins.

Si au moins nous avions avec nous le monde des professeurs ! Mais au contraire, celui-ci paraît afficher une indifférence absolue à l'endroit d'un réveil artistique. Je connais quelques très honorables exceptions, mais combien d'entre eux ne voient dans l'art que le métier, et sont mêmes incapables de donner à leurs élèves, à côté de l'instruction musicale, une éducation artistique même sommaire. Pour ceux-là, le grand Art est un temple absolument fermé, dont ils n'ont pas même essayé d'entrouvrir la porte. La fantaisie d'opéra, la romance de salon, voilà le but vers lequel ils dirigent les efforts de leurs élèves, alors qu'ils devraient se faire le Mentor des intelligences musicales jeunes et inexpérimentées qui leur sont confiées. Comme le serviteur infidèle de l'Écriture, ils ne savent pas faire fructifier les trésors déposés en leurs mains. Sur eux retombe une grosse part de responsabilité de l'indifférence et de l'ignorance régnantes.

Je crois aussi qu'une des causes principales de cette apathie et de cette indifférence réside dans l'absence d'un noyau de vulgarisation au sein de la plupart de nos villes de province et de Besançon en particulier. Tous ces musiciens, amateurs et professionnels, ces diverses sociétés musicales, car Besançon en compte plusieurs, s'agitent dans le vide, sans que leurs efforts individuels puissent se chiffrer par une somme de résultat collectif. Tous semblent s'éviter, s'ignorer, ou s'ils se connaissent, c'est pour se dénigrer mutuellement, au point que tout concert d'artistes locaux, si ce n'est pas une audition d'élèves, est condamné d'avance. La municipalité, aussi ignorante de ces questions qu'un aveugle l'est des couleurs, ne fait absolument rien pour remédier à cet état de choses ; ou plutôt elle croit faire suffisamment en subventionnant le théâtre où *Faust* et *Mignon* trônent en maîtres indélogeables, et où il se donne des concerts dignes de sociétés d'amateurs d'une petite ville de sous-préfecture. Je ne saurais oublier non plus qu'elle fait vivre l'École de musique, institution basée sur un principe louable en soi, mais qui, en fait, est absolument insuffisante et dont les résultats sont purement négatifs.

Ceci m'amène à relater les quelques essais tentés récemment pour acclimater l'art symphonique dans nos institutions municipales. Notre directeur du théâtre, M. Fu-

senot, est l'homme des bonnes intentions, mais combien fragiles, hélas ! Il rêva un jour d'instituer des concerts symphoniques. Sans s'arrêter à la pensée qu'il ne possédait pas de chef-d'orchestre à la hauteur de cette tâche, il voulut dans une seule soirée éblouir ce bon public bisontin, en lui servant en un plat monté d'indigeste consistance, deux virtuoses, des pièces d'orchestre, du chant, des récitations, etc... un opéra-comique. Voilà un menu qui eût demandé un fier estomac pour le digérer, si la sauce-virtuose et le dessert-spectacle n'en avaient pas exclu quelque peu les pièces de résistance, c'est-à-dire la partie purement symphonique réduite vraiment à la portion minuscule.

Un peu plus tard, un second essai valut aux Bisontins la primeur d'une œuvre de M. E. Ratez, la tragédie musicale *Paula*. Partition honorable, mais fort peu scénique, que l'on eut le tort de ne pas donner en simple concert. Cette soirée eut pour prologue une détestable exécution de la 1^{re} symphonie de Beethoven, dont des parties détachées furent ensuite inconsciemment promenées à travers des soirées théâtrales où ils n'avaient que faire.

Depuis lors, la pente fatale entraîna ce qui restait de bon sens à nos édiles musicaux. Le Casino, qui est entre les mains du même directeur, donna à son tour des concerts, mais quels concerts ! Je préfère n'en pas parler, car l'ironie serait trop facile, et je risquerais de montrer mon irrévérence envers une haute sommité municipale dont le talent de compositeur a fait les délices de ces soirées.

Je crois que si l'on avait voulu enlever à tout jamais à la population bisontine le goût et même l'idée d'avoir des concerts symphoniques, on ne s'y serait pas pris autrement. Dans tous les cas, ces malencontreux essais ont eu pour résultat d'ajourner indéfiniment toute autre tentative officielle. Voilà donc nos édiles bien débarrassés, et ayant à leur disposition une réponse toute prête pour ceux qui songeraient à réclamer quelque chose. Mais je suis bon... Personne ne réclame rien, et il n'y a donc point de réponse à faire. Le petit train train habituel recommence cette année comme de coutume, le directeur rouvrira ses portes avec les *Mousquetaires* ou les *Cloches de Corneville*, l'Ecole de musique continue à former des violonistes, flutistes, cornistes, hautboïstes, etc. destinés à renforcer l'orchestre municipal de leur incompétence, et... tout sera dit.

Dans nos sociétés locales, le genre amateur fleurit avec la luxuriance de la mauvaise herbe. Organise-t-on une soirée musicale quelconque ? On songera volontiers à une pièce sérieuse, mais on la noiera dans un tel fatras de futilités que l'audition en devient tout aussi pénible. Ce fut le cas des deux derniers concerts de l'*Union artistique* et de la *Société Sainte-Cécile*, de laquelle j'eus cependant à louer récemment la direction intelligente. Malheureusement les concessions priment tout, concession non seulement au mauvais goût du public, mais encore aux obligations mondaines qui ne permettent pas de négliger la romance de Mme X... ou le duo de Mlles Z..., et de les mettre en bonne place sur le programme.

Je ne vois guère à Besançon qu'une seule initiative artistique qui soit vraiment artistique et vraiment intelligente. C'est celle de la société de Saint-Thomas d'Aquin et de son zélé directeur. Cette élite intellectuelle sait unir dans un même idéal les grands sommets de la Pensée et de l'Art. Malheureusement les belles assises musicales auxquelles elles président sont trop rares, alors que l'on voudrait la voir se mettre à la tête d'un mouvement de rénovation et de vulgarisation artistique. Il est curieux de mettre en regard de l'indifférence, ignorante et coupable des Homais de la municipalité, l'amour et le désir du Beau qui règnent au sein de ce jeune groupe. Aussi, mon seul espoir d'entendre quelque bonne musique au cours de cet hiver, repose-t-il sur lui, et j'ai l'idée qu'il ne sera pas déçu.

Si j'ai tenu à présenter la situation peu enviable qui est faite à la musique dans notre ville, j'entends à la vraie musique, c'est vu d'en étudier ici prochainement les remèdes possibles et cela aussi brièvement que le comporte le peu d'intérêt du sujet pour la plupart de mes lecteurs, ces heureux auditeurs des beaux concerts symphoniques parisiens ou autres, avec ou sans *Concertos*. Mais le Maître n'a-t-il pas dit qu'il y

a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent ? Espérons que nous saurons nous repentir... et agir.
E. G.

LETTRE DE LONDRES

Fondés il y a juste dix ans par R. Newmann, les *Promenade Concerts* de Queen's Hall constituent à peu près la seule récréation artistique que les « dilettanti » trouvent à Londres pendant les mois dits « de vacances ». Aujourd'hui, comme alors, ils sont donnés avec le concours du *Queen's Hall Orchestra* ; mais, pour les raisons que je vous ai exposées dans une précédente lettre, la phalange désignée sous ce titre qu'elle a su rendre glorieux n'est plus composée de la même façon qu'il y a quelques mois. Les deux tiers au moins de ses membres ont abandonné leurs pupitres, et c'est avec de nouveaux éléments que M. Henry J. Wood a entrepris la présente série des *Promenade Concerts* et qui auront duré du début d'août à fin octobre.

Exiger du nouvel orchestre la perfection que dix années de travail sous une même direction avaient permis à l'ancien d'atteindre, eût été déraisonnable, et même à la fin de la saison des *Promenade*, nous devons tenir compte de la fatigue que ces concerts quotidiens de longue durée et les répétitions font inévitablement éprouver aux vaillants musiciens. Mais ce fut une occasion propice pour le *Queen's Hall Orchestra* de pouvoir ainsi se « sentir les coudes » deux fois par jour pendant près de trois mois et pour juger de son excellence, nous attendrons le premier concert symphonique.

En attendant, constatons avec plaisir le succès toujours grandissant des *Promenade Concerts* où pour un shilling (ou même 35 centimes par abonnement impersonnel) l'on entend de copieux programmes de musique classique et moderne, de genres divers, fort bien rendus par un orchestre des plus complets, de talentueux solistes et une foule d'œuvres nouvelles ou encore inentendues ici. Aussi n'est-il pas étonnant que la salle soit remplie tous les soirs, souvent pleine, parfois bondée, tels les samedis soirs où l'on refuse régulièrement du monde, et que l'on fasse à Henry J. Wood et ses vaillants musiciens un accueil aussi chaleureux que mérité. Il me serait assez difficile de vous citer ne fut-ce que les noms de tous les solistes des *Promenade Concerts* (il y en a trois au moins tous les soirs) mais je ne puis passer sous silence celui du violon-solo et du violoncelle-solo de la symphonie, MM. H. Verbruggen et J. Renard, qui sont de grands favoris du public. M. Verbruggen fut tout spécialement à la tâche cette saison et fut entendu dans plusieurs grands concertos du répertoire classique.

Quant aux œuvres nouvelles je citerai au hasard de la plume : *L'après-midi d'un Faune* de Claude Debussy, qui fit profonde impression — *Alt Heidelberg*, une ouverture pleine de vie et de sonorité de Fritz Volbach — le *Festival de Pan* d'un américain F.-S. Converse — la *Bataille de Poltava*, le très bruyant intermezzo de l'opéra *Mazepa* de Tchaïkowsky — l'ouverture de *Hamlet* de Norman O'Neil — une *Rhapsodie* un peu trop uniforme mais intéressante de Cyril Scott — une suite *Halloween* de Charles Macpherson — deux agréables bluettes pour petit orchestre : *Enfance et Adolescence* de Frédéric Cowen — une *Symphonie* dans le style classique d'un jeune russe : Paul Juon — etc., etc. Puis au nombre des œuvres de virtuosité, une *Sérénade* pour flûte et cordes de Théodore Gouvy, fort jolie et supérieurement jouée par M. Fransella — le *Concerto* en sol pour piano de Edward Schütt (qui est de nationalité russe) joué par M. Carl Wéber — un *Concerto* pour violon de Stewart Macpherson joué par M. Spencer Dyke — un *Concerto* pour alto de Jenő Hubay, joué par M. S.-L. Wertheim, — etc., etc.

Voilà certes une nomenclature qui fait honneur à la direction des *Promenade Concerts*, une institution qui fait désormais partie de la vie artistique de Londres.

LÉO DIENSIS.

P.-S. — A la sortie du concert donné par Kubelik à Queen's Hall (et qui marque